ENTRETIEN avec JONATHAN TETELMAN, ténor

Depuis une prise de rôle inattendue – Rofdolfo dans *La Bohème* au festival de Tanglewood à l'été 2018 (sous la direction d'Andris Nelsons) -, le ténor américain d'origine chilienne **Jonathan Tetelman** ne cesse de gravir les échelons d'une (probable) immense carrière. Très réaliste sur les contraintes et les défis du métier, celui que l'on présente désormais comme le « nouveau » Kaufmann a commencé sa carrière de chanteur lyrique comme baryton, puis s'est construit une technique solide comme ténor. Peu à peu son répertoire s'enrichit, et les grands rôles décisifs s'avèrent pucciniens (année Puccini 2024 oblige !), mais aussi français comme verdiens (le rôle-titre de *Don Carlo* est en ligne de mire). A la suite de son récital à Gstaad fin décembre puis à Lisbonne début janvier, nous avons pu poser plusieurs questions au ténor le plus exaltant et le plus prometteur de la scène lyrique actuelle…



CLASSIQUENEWS : Vous êtes à l'aube d'une année trépidante : en février, pour commencer, Pinkerton au Teatro Massimo de Palerme ; puis en mars 2024, vous ferez vos débuts au Metropolitan Opera de New-York dans *La Rondine* [prise de rôle de Ruggero] ; et en avril et mai, à nouveau *Madama Buttefly,* toujours au Met… Que représentent ces personnages pucciniens pour vous ? Quel est votre rapport avec les opéras de Puccini par rapport à ceux de Verdi ?

JONATHAN TETELMAN : J'ai compris ce que l'opéra signifie pour moi grâce à Puccini. Les mélodies de Puccini permettent au chanteur d'incarner pleinement le personnage. En général, il rend la musique très simple et très compréhensible pour l'auditeur, puis le chanteur est capable d'apporter des nuances et une interprétation conçue selon ses idées du personnage. Pinkerton, le héros puccinien le plus ingrat, est un rôle riche en incarnation et en beauté musicale. Ce n'est pas tous les jours que le ténor joue le rôle de « méchant de

service », mais Puccini offre cette possibilité dans *Madama Butterfly*. J'aurai rêvé que Puccini développe davantage le personnage en évoquant, dans l'acte II, un épisode de la vie de Pinkerton aux Etats-Unis…

Verdi a un tout autre effet sur moi, car son travail nécessite une approche très différente. Il faut plus de jeu vocal pour Verdi, davantage de *belcanto*. En outre, il y a beaucoup plus de contraintes en raison du style. J'aime à dire que, vocalement, Puccini devrait être chanté comme Verdi, mais Verdi ne peut pas être chanté comme Puccini. Ainsi, Verdi n'a rien à voir avec le vérisme : la musique et l'action ne fusionnent pas ensemble immédiatement comme chez Puccini. Il faut développer la musique, puis attendre que l'action ait lieu ; je pense que Verdi exige beaucoup plus de maturité et d'expérience. Chanter ce répertoire trop tôt peut être une erreur fatale. J'ai hâte d'en apprendre davantage et de développer mon style verdien.

CLASSIQUENEWS : Comment êtes vous devenu chanteur lyrique ?

JONATHAN TETELMAN : J'adorais chanter quand j'étais enfant. J'ai donc fréquenté une école de chant quand j'étais très jeune : c'était une chorale itinérante. Et c'est là que j'ai commencé à tomber amoureux de la scène et du chant. En fait, j'ai eu beaucoup de formation professionnelle, et ce dès l'âge de 10 ans. Mais ma voix a changé et je cherchais quoi faire ensuite. Pendant un moment, j'ai chanté dans un groupe de rock, pensant que je pourrais devenir une *rock star.* Ensuite, voulant rencontrer des filles, je me suis procuré une guitare pour avoir une petite amie. Au moins ça, ça a marché ! (rires) Je suis ensuite allé à la Manhattan School of Music où j'ai obtenu une véritable formation lyrique en tant que baryton. Après de nombreuses auditions pour les études supérieures, je me suis rendu compte que j'étais en fait un ténor déguisé en baryton, mais il me manquait encore les assises techniques

pour être un « vrai » ténor. Vous savez, une voix de ténor est une voix contre nature… ça nécessite beaucoup de contrôle et de ténacité et exige une construction progressive.



CLASSIQUENEWS : Quel est votre rôle idéal comme ténor, celui que vous aimez incarner le mieux ?

JONATHAN TETELMAN : J'ai récemment chanté le rôle-titre de *Werther* (NDLR : à Baden-Baden en novembre dernier), et j'essaie de me plonger dans le répertoire français : je pense que c'est le bon moment pour chanter ce répertoire. Werther est un grand personnage, et c'est une histoire merveilleuse que la sienne, avec une musique très puissante, qui exprime cet amour non partagé avec une grande douleur émotionnelle dans la musique et la chant. Incarner Werther était indubitablement pour moi un grand changement de style comparé au type de romance et d'amour élaboré par Puccini.

CLASSIQUENEWS : La vie d'un artiste international, qui voyage aux quatre coins du globe, peut être épuisante et contraignante. Comment se préserver ?

JONATHAN TETELMAN : La fatigue est normale. Cependant, j'ai une merveilleuse famille et aussi une équipe qui prend soin de mes intérêts pour chaque décision que je suis amené à prendre. Cette équipe facilite beaucoup ma vie d'artiste au point de vue « logistique », et ma famille veille à préserver ma santé mentale. Je ne pourrais pas faire ce travail sans eux tous !



CLASSIQUENEWS : De quel grand rôle/personnage rêvez-vous à l'avenir?

JONATHAN TETELMAN : Ce n'est pas un secret : je rêve de chanter Calaf. Je suis légèrement « accro » au rôle et notamment à son grand air « *Nessun Dorma* ». Je le chante à chaque fois que j'en ai l'occasion (NDLR : comme à Lisbonne en l'ocurence !…). Mais je pense que je vais attendre un peu plus temps encore pour planifier mes débuts dans ce rôle ; je ne suis pas si pressé…
Un autre rôle que je vais préparer est celui de Don Carlo. Je ferai mes débuts dans ce personnage à Berlin en 2025. C'est un énorme défi, mais c'est un rôle que je vise depuis un certain temps. Un personnage fantastique, une musique fantastique, un opéra fantastique… et une partition pour le ténor juste impossible ! (rires).

CLASSIQUENEWS : Quelle est votre expérience la plus mémorable sur scène ?

JONATHAN TETELMAN : Mon expérience la plus mémorable remonte à six ans. Il y a eu une « défection » à l'été 2018… parce que Roberto Alagna devait chanter le rôle-titre de Lohengrin à Bayreuth. Mais il n'a pas pu le faire. On a donc demandé à Piotr Beczala de le remplacer pour chanter à Bayreuth ; cela a laissé une place libre dans une production de *La Bohème* au festival de Tanglewood, avec l'Orchestre symphonique de Boston sous la direction d'Andris Nelsons.

Exactement à cette époque, je chantais *La Bohème* en anglais dans une école primaire devant 150 personnes et avec une « banda ». Je me souviens que mon agent a reçu un appel et m'a demandé si j'étais intéressé pour tenir le rôle à la place de Piotr Beczala, ce qui m'a fait me poser la question s'ils avaient vraiment appelé le bon gars, car je n'étais pas du tout connu à l'époque !… Mais mon agent m'a assuré qu'ils m'avaient spécifiquement demandé, car ils avaient vu une vidéo avec moi dans le rôle dans une production en Chine. Ils voulaient donc m'auditionner, j'y suis allé, mais sans vraiment savoir à quoi ressemblait un « vrai » chanteur d'opéra.

Mais dès que j'ai rencontré tous mes merveilleux collègues, j'ai réalisé que la qualité était autrement différente que tout ce que j'avais connus jusque-là. Travailler avec Andris Nelsons s'est avéré vraiment incroyable. De plus, j'ai eu beaucoup de succès avec mon grand air « Che gelida manina » dès le début. Mais le plus étonnant a été quand Christine Opolais et moi-même avons commencé à chanter le duo « *O soave fanciulla* », comme si tout d'un coup le tonnerre et la foudre s'étaient mis à tomber sur nous, juste au moment où la musique prend toute son ampleur. C'était presque comme dans un film, absolument incroyable !

Pour moi, ça a juste été le clou de la soirée. D'autant que le

public a commencé à s'identifier beaucoup plus à cet opéra qu'ils avaient pourtant déjà vu, je suppose, plusieurs fois avant ce soir-là. Mais dans ce cas précis, c'était vraiment comme si le public assistait à cet opéra pour la première fois de leur vie, et tout cela a contribué à faire de ce spectacle quelque chose d'absolument inoubliable pour moi.

CLASSIQUENEWS : Si vous deviez expliquer la magie de l'opéra à quelqu'un qui n'y connaît rien, que lui diriez-vous?

JONATHAN TETELMAN : Eh bien, si vous aimez la musique, si vous aimez le chant, si vous aimez l'art, si vous aimez la danse, si vous aimez le théâtre, alors l'opéra est l'endroit idéal pour vous ! Et si vous n'aimez qu'une de ces choses, alors l'opéra est également un choix idéal pour vous, car c'est la combinaison absolue de toutes les plus grandes formes d'art en une seule.

Et il n'y a rien de comparable à l'opéra… Bien sûr, il y a des comédies musicales, et elles ont aussi leur propre but, mais l'opéra est censé être le plus haut niveau de toutes ces formes d'art. Et toutes ces formes d'art sont là pour être découvertes. Donc, à la fin, vous devriez devenir complètement « accro » à l'opéra, ce qui vous fera probablement y aller encore et encore…

Je dois admettre qu'au début, l'opéra n'était pas pour moi un coup de foudre. Mais à un moment donné, j'ai vu *Carmen* et je me suis dit : « Oh mon Dieu, ce gars est debout au milieu de la scène, il chante un air, et il y a 3000 personnes qui l'écoutent. Pourquoi ? Mais pourquoi ? C'est comme un super pouvoir ! La voix de cette personne impose à tout le monde de l'écouter, et c'est juste incroyable. ». Et c'est ce qui rend l'opéra si spécial. L'opéra est une porte d'entrée vers l'âme humaine.

Propos recueillis par Emmanuel Andrieu en janvier 2024

Photos (c) Ben Wolf

Jonathan Tetelman, prochaines dates en 2024 :

Prague : Puccini Gala Concert (janvier 24)
Palermo, Teatro Massimo : Madama Butterfly (février 24)
New York, Met Opera: Role and House Debut, La Rondine (mars et avril 2024)
New York, Met Opera : Madama Butterfly (mai 2024)

Plus d'infos sur **le site officiel de Jonathan Tetelman**
https://www.jonathantetelman.com/

LIEGE, Opéra Royal de Wallonie. VERDI : I Lombardi (19-27 mai 2023)

Deux frères, **Pagano** et **Arvino**, aiment la même femme, **Giselda**. Celle-ci choisit Arvino, laissant Pagano furieux au point d'agresser son frère. Dix-huit ans plus tard, alors que la ville célèbre la réconciliation des deux frères, Pagano, toujours aveuglé par la vengeance, provoque un incendie pour en finir avec son rival. Mais il tue par erreur leur père… il est condamné à l'exil. Figure du remord et de la malédiction (ce que Verdi traitera ensuite dans La Force du Destin, chef

d’oeuvre absolu de la maturité), Pagano vit caché en ermite et aide les chevaliers chrétiens au moment de la Première Croisade, à délivrer la ville d’Antioche puis à libérer Jérusalem. Le destin lui permettra-t-il de payer sa dette, de gagner le pardon de ses proches ? le fera-t-il à nouveau croiser le chemin de son frère Arvino ? Fraternel, humaniste, Verdi presque trentenaire, s’intéresse ici au destin d’un homme violent, malheureux, rattrapé par le poids de la culpabilité… En aidant les Croisés à vaincre en Terre Sainte, Pagano sera-t-il lui-même pardonné et absout ?

Ermite maudit, Pagano obtiendra-t-il le pardon et son salut ?

L’ŒUVRE… Après le succès triomphal de NABUCCO (1982), Verdi présente à la Scala de Milan, I Lombardi en 1843, tragédie fraternelle à l’époque des Croisades… Lors de sa création, I Lombardi alla Prima Crociata (Les Lombards à la première croisade) est acclamé pour ses élans dramatiques puissants, confiés au chœur, quand l’Italie d’alors est unifiée et se libère de la domination autrichienne.

Le librettiste d’I Lombardi, Temistocle Solera, déjà auteur de celui de Nabucco, cultive les parallèles historiques et les allusions patriotiques. Dans le cadre du Risorgimento et dans la suite du fameux « Va pensiero » qui avait transporté les spectateurs italiens, Verdi et Solera développe une claire démonstration patriote et républicaine. Chaque opéra de Verdi, célèbre l’élan des partisans de l’unité italienne, en portant les espoirs du révolutionnaire Giuseppe Mazzini, lui qui, dans sa « Philosophie de la Musique », dédiait ses conseils artistiques à cet ignoto numini, ce jeune inconnu, cet « élu » qui, peut-être quelque part dans le pays, est travaillé par l’inspiration et qui enferme en lui le secret d’une époque

musicale… Giuseppe Verdi !
La version française (intitulée « Jerusalem ») est réalisée en 1847 pour l'Opéra de Paris, temple européen qui célèbre les génies de l'opéra.

LIEGE, opéra royal de Wallonie / (19-27 mai 2023)

VERDI : I Lombardi – Créé à Milan, le 11 février 1843



Drame lyrique en 4 actes
Livret de Temistocle Solera d'après 15 chants de Tommaso Grossi
Pour la première fois à l'Opéra Royal de Wallonie-Liège
2h45

Daniel OREN, direction
Sarah SCHINASI, mise en scène

Goderdzi Janelidze, Pagano
Salome Jicia, Giselda
Ramon Vargas, Oronte
Matteo Roma, Arvino…

OPĒRA Royal de Wallonie Liège

2022-2023

I Lombardi alla Prima Crociata

Giuseppe Verdi

Carnet du spectateur



"Quand fraternité rime avec rivalité..."

www.operaliege.be

RÉSERVATIONS et INFOS
directement sur le site de l'Opéra royal de Wallonie, Liège :
https://www.operaliege.be/spectacle/i-lombardi-alla-prima-crociata-2023/

Téléchargez votre livret programme pour accompagner et comprendre
chaque représentation des Lombardi à Liège
https://www.operaliege.be//content/uploads/2023/04/ORW_Carnetduspectateur_ILombardiallaPrimaCrociatta_22-23.pdf

---

CRITIQUE CD événement. VERDI CHORUSES – Choeur des opéras de Verdi – Choro et Orchestra del Teatro alla Scala / Riccardo Chailly (1 CD DECCA)



Riccardo Chailly pilote ses troupes scaligènes dans cet excellent florilège d'accents choraux – Même en extraits et coupés de la continuité du drame intégral, les épisodes collectifs montrent à quel point Verdi s'est essentiellement adressé à ses contemporains, comprenant leur aspiration. Il sait exprimer la vitalité et l'espérance de chœurs qui tout en servant la tension d'une action historique a rencontré aussi, surtout, l'élan de la nation italienne alors en construction, les chœurs verdiens devenant l'emblème des patriotes pour l'unité italienne.

Les Milanais comme une tradition solidement ancrée, savent exprimer depuis plusieurs générations portées par l'engagement de maestros précédents illustres (dont Abbado), et la fureur guerrière et l'aspiration patriotique, chauffée à blanc comme un idéal politique et fraternel : l'élan de toute une nation désormais unie. Ce que l'on écoute parfaitement ici, autant dans les choeurs des peuples opprimés (mais jamais résignés), dans **NABUCCO** (et son sublime « Va piensero », entonné par les esclaves hébreux), **I LOMBARDI** (choeur « Gerusalem »), **AIDA** (célébration d'une nation victorieuse et conquérante). Chailly sélectionne aussi le puissant élan célébratif (et politique) qui clôt le prologue de **SIMON BOCCANEGRA** quand ce dernier est élu doge. **IL TROVATORE** (et son chœur de gitans / Zingari,1853), précise une autre couleur chorale : crépitante, surnaturelle, étrange…

MACBETH (1847) éclaire autrement la réussite de Verdi dans l'écriture chorale : aux accents terrifiants et fantastiques des sorcières prophétiques (« Che Faceste ? Dite su ! »), répond le sublime choeur des réfugiés écossais, eux aussi

soumis : « Patria oppressa », rappel qu'en arrière fond, enfle la clameur du peuple, personnage central de l'action, écho direct de l'Italie du Risorgimento. En fin connaisseur du chœur verdien, Riccardo Chailly nous régale en révélant tout ce qu'a d'étrange aussi voire de lugubre et profond, le chœur souvent précipité d'ailleurs dans maintes productions, de **DON CARLO** : « Spuntato ecco il di d'esultanza » / Voici le jour d'allégresse s'est levé » où la barbarie du pouvoir de Philippe II s'exprime clairement, dans l'autodafé réalisé (devant la cathédrale de Valladolid où a lieu le couronnement du roi), dans la soumission à l'inquisiteur, dans l'exécution des hérétiques sur le buché : le pouvoir autoritaire déploie sa cruauté cynique et sanguinaire (marche des moines qui accompagnent les suppliciés). Réalisme et fantastique, joie sombre et prière ardente exultent dans ce programme plus que convaincant.

_____

CRITIQUE CD événement. VERDI CHORUSES – Choeur des opéras de Verdi – **Choro et Orchestra del Teatro alla Scala / Riccardo Chailly** (1 CD **DECCA** – enregistré début juin 2022 à la Scala de Milan). **CLIC de CLASSIQUENEWS** printemps 2023

Opéra Bastille, le Don Carlo de Warlikowski



FRANCE MUSIQUE, sam 25 janv 2020. VERDI : Don Carlo. Luisi. DON CARLO de VERDI à Bastille. Exit la mise en scène indigente et laide de **Warlikowski**, digne d'une pièce de théâtre sans enjeux ni perspective, uniquement centrée sur les conflits intérieurs qui déchirent chaque protagoniste. La cour d'Espagne n'est pas réjouissante loin de là : le Roi Philippe II souffre de n'être pas aimé par Elisabeth de Valois, laquelle lui préfère toujours son premier fiancé, le propre fils de Philipe II, L'infant Don Carlo. Mais la Princesse Eboli aime quant à elle, vainement, ce Carlo qui apparaît toujours en décalé, comme un cœur amoureux impropre à la réalité (il n'est pas un héros de Schiller pour rien)… Et d'ailleurs pour le sauver de cette situation inextricable, où pèse aussi le poids écrasant de la religion à travers la figure du grand inquisiteur, véritable père la morale qui inféode jusqu'au roi lui-même, un deus ex machina sort des cintres et exfiltre littéralement Carlo, démuni, solitaire, impuissant…

La reprise de la mise en scène de Warlikowski créée in loco en 2007 fixe aussi la version de Don Carlo de 1886 sur les planches parisiennes. France Musique diffuse la reprise d'un spectacle finalement triste, et sans véritable vision théâtrale, sinon les élucubrations du metteur en scène, soucieux d'expliquer par la vidéo, les tourments intérieurs des protagonistes (comme si la musique de Verdi n'y suffisait pas). Quelques solistes sauvent le plateau et la tension du spectacle : aux côtés de **Roberto Alagna**, toujours aussi impliqué dans le rôle-titre, distinguons le Philippe blessé,

âpre et cynique de la très solide basse **René Pape** ; le tendre et très humain Rodrigo du baryton canadien **Etienne Dupuis** (à l'éloquence ciselée et élégante) ; l'Eboli également très solide et embrasée de **Anita Rachvelishvili** ; enfin, le timbre charnel d'**Alexandra Kurzak** qui incarne une Elisabeth à la fois humaine et fragile mais aussi habité par la dignité de son rang, princesse digne mais elle aussi blessée. Dans la fosse, **Fabio Luisi** soigne les équilibres, fait jaillir des joyaux fantastiques, exploitant le choeur maison impeccable, en particulier dans le tableau final où surgit le spectre de Charles Quint, sauveur de Carlo démuni. Illustration : ONP / V Pontet / Service de presse Opéra national de Paris

_____

FRANCE MUSIQUE, Samedi 25 janvier 2020, 20h. Opéra. VERDI : DON CARLO / Alagna, Pape, Kurzak… Fabio LUISI. Représentation du 7 novembre 2019 à 19h à l'Opéra Bastille à Paris.

_____

Giuseppe Verdi : Don Carlo
Adaptation italienne de « Don Carlos », « grand opéra à la française » en cinq actes sur un livret de Joseph Méry et Camille du Locle, d'après la tragédie « Don Carlos » de Friedrich von Schiller

René Pape, basse, Filippo II
Roberto Alagna, ténor, Don Carlo
Etienne Dupuis, baryton, Rodrigo
Vitalij Kowaljow, basse, Il Grande Inquisitore
Sava Vemic, basse, Un frate
Aleksandra Kurzak, soprano, Elisabetta di Valois
Anita Rachvelishvili, mezzo-soprano, La Principessa Eboli
Eve Maud Hubeaux, mezzo-soprano, Tebaldo
Tamara Banjesevic, soprano, Una Voce dal cielo Julien Dran,

ténor, Il Conte di Lerma
Pietro di Bianco, baryton-basse, député flamand Daniel Giulianini, baryton, député flammand
Mateusz Hoedt, baryton-basse, député flamand
Tomasz Kumiega, baryton, député flamand
Tiago Matos, baryton, député flamand
Alexander York, baryton, député flamand
Vincent Morell, ténor, Un Araldo (Un hérault)
Vadim Artamonov, basse, Inquisitor Fabio Bellenghi, basse, Inquisitor
Marc Chapron, basse, Inquisitor
Enzo Coro, basse, Inquisitor
Julien Joguet, basse, Inquisitor
Kim Ta, basse, Inquisitor
Bernard Arrieta, baryton, Corifeo (Coryphée)

Choeurs de l'Opéra national de Paris dirigés par José Luis Basso
Orchestre de l'Opéra national de Paris
Direction : Fabio Luisi

LIRE aussi notre [compte rendu CRITIQUE de DON CARLO de Verdi à l'Opéra Bastille, le 25 oct 2019 / Alagna, Kurzak, Pape, … LUISI]

Parmi les spectacles phares de la saison 2017-2018 de l'Opéra de Paris figurait la nouvelle production de Don Carlos dans sa version originale de 1866 (en français), réunissant une double distribution de haut vol – toutefois diversement appréciée par notre rédacteur Lucas Irom, notamment au niveau du cas problématique de Jonas Kaufmann dans le rôle-titre:[http://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-verdi-don-carlos-le-19-octobre-2017-arte-yoncheva-garance-kaufmann-jordan-warlikowski/] . Place cette fois à la version italienne de 1886, dite «de Modène», où Verdi choisit de rétablir le

premier acte souvent supprimé, tout en conservant les autres …

RIGOLETTO de VERDI



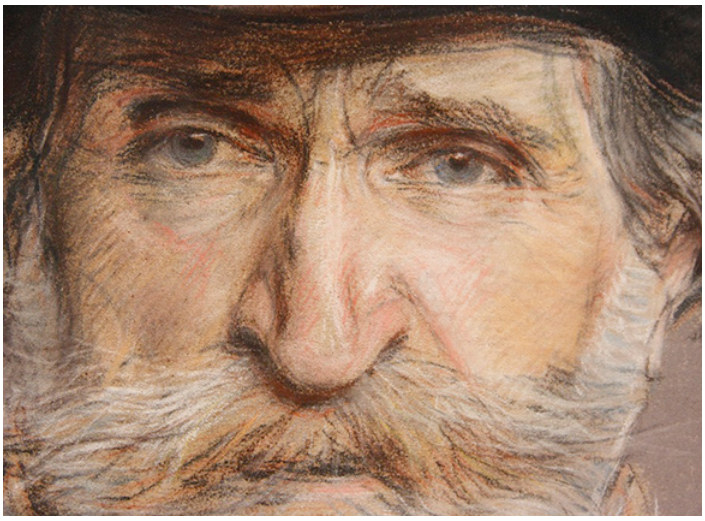
France Musique, dim 8 déc 2019, 16h : RIGOLETTO de Verdi. La tribune des critiques de disques : et vous, quelle est la meilleure versions enregistrée de l'Opéra de Verdi, Rigoletto ? Il y faut un quatuor de superbes chanteurs, à la fois puissants et dramatiques, mais aussi nuancés et subtils. A savoir, d'abord une Gilda, soprano coloratoure, agile, angélique, mais ardente. Un baryton vrai acteur, dense, profond, intérieur, fin (le fameux baryton verdien) qui est le rôle titre : Rigoletto,, père de la dite Gilda ; un ténor aérien, souple, suave, aristocratique : le Duc de Mantoue, être sans morale ni scrupule dont est tombée amoureuse Gilda (pour sa perte), enfin une basse profonde, noire, halluciné, Sparafucile : le tueur engagé par Rigoletto pour sa terrible vengeance (qui tourne quand même au fiasco)… Voilà du beau monde lyrique. Sans omettre un chef lui aussi veillant à l'architecture et au souffle dramatique, comme à la finesse de chaque portrait psychologique… Parmi les grands verdiens qui ont marqué le rôle : Leo Nucci, Renato Bruson…

Le compositeur d'opéras romantiques, **Giuseppe Verdi** a longtemps et toujours chercher de bons livrets pour mettre en musique ses ouvrages lyriques : dans Rigoletto, – le nom du bouffon à la Cour du Duc de Mantoue, Verdi utilise et adapte la pièce de Victor Hugo, Le Roi malgré lui. De Hugo, Verdi transpose et magnifie en musique, le réalisme brûlant de la

vie de cour : haine et jalousie à tous les étages, surtout complot pour affaiblir la figure du bouffon trop influent ; sa fille pourtant préservée et tenue à l'écart de la barbarie courtisane, sera in fine sacrifiée ; elle est même la victime consentante d'un assassinat qui se retourne contre celui qui l'a commandité. En croyant se venger de tous, en pilotant l'assassinat du Duc, Rigoletto creuse sa propre tombe et se précipite dans la gueule d'une horrible et infecte tragédie.
Voici donc un drame gothique noir, dans l'Italie des Romantiques, celle des trahisons, tueries, meurtres et intrigues au parfum écœurant, déléthère.
À Mantoue, au XVIe siècle, Rigoletto, bouffon à la cour du duc de Mantoue, – séducteur dépravé, pense protéger sa fille Gilda à l'abri des regards et des convoitises. Mais Gilda est découverte et enlevée par des courtisans qui la mènent jusqu'à la chambre du duc obscène, irresponsable. Trop naïve, la jeune vierge s'enflamme pour son amant volage, son premier amour. Que fera le père pour se venger ? Que peut le bouffon Rigoletto contre la tribu courtisane, véritable horde sauvage et cynique ?
A travers la chute et le deuil de Rigoletto, s'accomplit la malédiction dont le bouffon était l'objet ; au début du drame, le comte de Monterone maudit le vil serpent qui le raille, alors qu'il est exilé par le Duc… A travers le drame hugolien, Verdi traite un thème qui lui est cher : l'amour paternel, celui d'un bouffon humilié qui souhaite protéger sa fille, bien vainement.

France Musique, dim 8 déc 2019, 16h : RIGOLETTO de Verdi.
La tribune des critiques de disques

COMPTE-RENDU, critique CONCERT. PARIS. Eglise St-Sulpice, le 13 nov 2019. VERDI: REQUIEM. Euromusic Symph Orch. H. Reiner



COMPTE-RENDU, CONCERT. PARIS. Eglise Saint Sulpice, le 13 Novembre 2019. G.VERDI. REQUIEM. Euromusic Symphonic Orchestra. Choeur International Hugues Reiner. H.REINER. Il est moments musicaux qui sont inclassables et ce Requiem de Verdi, donné à Saint-Sulpice le 13 novembre 2019, est l'un de ceux qui resteront dans les mémoires. Ainsi le très long silence qui a terminé le Requiem représente le plus bel hommage et les plus belles minutes de silence possibles. Et le public incrédule d'abord, puis silencieux, a finalement applaudi généreusement un tel moment de grâce. Car comment parler d'un concert si porteur d'émotions sans le dénaturer ? Hugues Reiner a porté ce projet avec toute sa générosité, invitant l'association Live for Paris à l'événement commémoratif des tueries du 13 novembre 2015. Il y a eu beaucoup d'émotions dans la vaste église malgré le froid et l'acoustique difficile. Il faut dire que dès le concerto de trompette de Marcello qui ouvrait le concert, Guy Touvron après son vibrant hommage à son collègue et ami avait donné le ton : la musique vivante console de la mort comme rien d'autre. Le vaste Requiem de Verdi est composé à l'envers.

Un Requiem pour ne pas oublier
et pour que vive la liberté !

Car la fin : le Libera Me de la soprano, est la pièce composée en premier pour un Requiem d'hommage à Rossini qui n'a jamais vu le jour. Verdi chantre de l'opéra ne pouvait décevoir et a composé avec ce Requiem une grande fresque opératique donnant un relief particulier à la Doxa chrétienne ; car s'il suit le texte latin il est peu de dire qu'il lui donne une vigueur incroyable avec des accents terribles ou touchants et de vastes phrases en gestes vocaux quasi surnaturels.
Le quatuor de solistes est utilisé comme dans un opéra. C'est la soprano qui est la plus exposée mais personne n'est secondaire. La soprano **Blerta Zhegu** est remarquable de sureté d'émission et de beauté de ligne vocale. L'homogénéité de la voix lui donne de l'autorité comme une grande tendresse. Elle a remplacé au pied levé Isabelle Ange malade et a appris sa partie en moins de six jours ! **Guillemette Laurens** faisait là une prise de rôle attendue. En effet la diva sombre du baroque pour fêter ses 47 ans de carrière osait une entrée dans le répertoire romantique qu'elle affectionne tant. Son timbre prenant, sa diction faite drame et ses phrases ciselées, avec de grands contrastes, ont fait merveille. Dans toute sa partie, que se soit en solo, en duo, trio ou quatuor, elle apporte une diction vivifiante et un sens de la fusion des timbres dignes de l'extraordinaire madrigaliste qu'elle est. Le ténor **Joachim Bresson** avec un engagement très émouvant a chanté sa partie avec une grande musicalité ; quand d'aucuns ne sont que voix large, lui nuance et phrase délicatement sa partie. La voix au grain noble permet de porter loin une émotion non feinte. Il est bien rare de voir un artiste vivre si intensément ce qu'il chante. La basse **Robert Jezierski** apporte beaucoup de force et de stabilité avec un art du chant

verdien bien maîtrisé. L'accord entre les voix des quatre chanteurs a été remarquable avec la constante recherche d'un bel équilibre. Il faut dire que le travail sur les parties solistes avec **Hugues Reiner**, semble particulièrement abouti.
Bien souvent des choses très fines ont été perceptibles qui sont souvent noyées dans les décibels et qui ce soir ont livré la quintessence de l'art vocal de Giuseppe Verdi. L'orchestre et le chœur, tous très engagés, ont parfaitement été à la hauteur de l'événement. Et la direction souple et digne d'**Hugues Reiner** a magistralement fait avancer le drame sans jamais rien lâcher. Tempi élégants, articulations fines des choeurs, belles couleurs orchestrales, excellent dosage des nuances entre tous, son Requiem de Verdi est un grand opéra construit dans une dramaturgie assumée. Le début pianissimo fantomatique, les fresques chorales, les trompettes spacialisées de la terreur du Dies Irae, comme le tendresse du duo de l'Agnus Dei ont emporté le public dans les émotions contrastées attendues.
Et ces minutes finales de silence, en hommages au morts de novembre 2015 resteront comme un moment de magie de la vie. Voila un magnifique Requiem porté par des musiciens, engagés totalement dans la dramaturgie sublime de Verdi. Cela méritait bien le voyage à Paris !

Compte-rendu Concert. Paris. Eglise Saint-Sulpice, le 13 Novembre 2019. Benedetto Giacomo Marcello (1686-1739) : concerto pour trompette en ré mineur ; Giuseppe Verdi (1813-1901) : Requiem. Blerta Zhegu, soprano ; Guillemette Laurens, mezzo-soprano ; Joachim Bresson, ténor ; Robert Jezierski, basse ; Guy Touvron, trompette ; Euromusic Symphonic Orchestra. Choeur International Hugues Reiner. Hugues Reiner, direction.

PARIS, Exposition : LE GRAND OPERA : 1828 -1867 (Palais Garnier)



PARIS, Palais Garnier, Exposition : LE GRAND OPERA : 1828 -1867. Dans les galeries de la Bibliothèque-Musée du Palais Garnier s’ouvre cette semaine l’exposition qui devrait enfin faire le point sur le genre lyrique par excellence : le grand opéra. La formule naît sous l’Empire avec Cherubini, Spontini, Lesueur ; et la Restauration avec Rossini…

Quand l’opéra a rendez vous avec l’Histoire

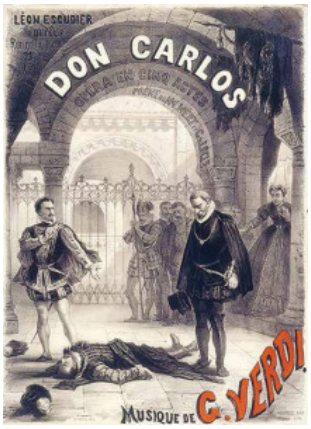
_____
_____



Maquette pour Vasco de Gama – L'Africaine de Meyerbeer

Puis atteint un essor jamais vu auparavant, avec l'avènement de **Louis Philippe** grâce à l'Allemand **Meyerbeer** et le poète librettiste **Scribe** : ainsi dès 1830 (grâce à la direction du directeur Louis Désiré Véron) jusqu'à la fin du Second Empire, se succèdent les grands ouvrages de l'opéra permis par l'inspiration des compositeurs, mais aussi l'excellence des équipes artistiques engagées : par ses effectifs et les moyens mis en œuvres pour divertir donc attirer le public, surtout bourgeois, l'Opéra de Paris devient le centre de la création lyrique en Europe ; pas un compositeur digne de ce nom, ayant ambitionné de se faire un nom comme compositeur d'opéras, qui ne souhaitent briller… à Paris. Ainsi **Wagne**r et **Verdi** ne

cesseront de vouloir se faire produire sur la scène de l’Opéra parisien, en particulier la Salle Le Peletier. L’Opéra Garnier ne produit son premier spectacle qu’en 1875.



Ainsi le spectateur peut recomposer le fil d’une histoire où le spectaculaire et les effets ont compter avant toute chose : grandiose des décors, grandiose du ballet, virtuosité et puissance des voix, séduction et souffle de l’orchestre… C’est un spectacle total auquel Wagner puisera pour forger son propre théâtre lyrique à Bayreuth (Il a admiré Meyerbeer). Aujourd’hui que les pièces maîtresses de ce dernier sont oubliées y compris de l’Opéra national de Paris (seuls les Huguenots sont joués de temps à autre), l’exposition LE GRAND OPERA récapitule une odyssée musicale à redécouvrir, c’est l’apogée des arts du spectacle au XIXè, quand l’opéra rivalisait avec la peinture d’histoire.



Maquette pour Charles VI de Halévy (1843) / la Basilique Saint-Denis, évocation gothique



Maquette pour Vasco de Gama – L’Africaine de Meyerbeer



L’Opéra – Salle Le Peletier jusqu’en 1872

NOTRE SELECTION – Les 5 sections de l’exposition qui nous ont particulièrement convaincus :

DECORS SPECTACULAIRES… L’esquisse panoramique de La Juive de Halévy (1835) qui souligne l’ampleur déjà cinématographique des décors du grand opéra…;



GIACOMO MEYERBEER… Les salles **Meyerbeer**, présenté en majesté, grâce entre autres à son buste magistral ; Il est la figure tutélaire du grand opéra français sous la Monarchie de juillet (soit avant la Seconde République décrétée en 1848 ; avant le Second Empire proclamé en 1852) ; son apport est présent à travers l’évocation de Robert le diable (nov 1831), du Prophète (créé en 1849) ; le grand tableau de Camille Roqueplan, Valentine et Raoul extrait des Huguenots ; les costumes et surtout le décor de Vasco de Gama ou l’Africaine (maquette en volume représentant le pont du navire à l’acte III 1865) ;

GIUSEPPE VERDI… La présence de Verdi dans cette généalogie de drames impressionnants dont **DON CARLOS en 1867** marque le sommet de la carrière parisienne et un apport significatif au genre (maquette des décors) ; juste avant le dévoilement de la façade du nouvel opéra Garnier. D’ailleurs DON CARLOS reste le

marqueur chronologique de l’exposition parisienne : sommet d’une contribution étrangère à la « grande boutique ». Autres opéras créés par Verdi pour l’Opéra de Paris : Jérusalem (nov 1847) ; Les Vêpres Siciliennes (pour l’Expo Universelle de 1855)



BALLET DE / DANS L’OPERA… Le rôle du ballet, élément imposé et emblématique du genre, situé au IIIè acte, dont le sujet est en rapport ou non avec l’action principal de l’opéra. Ainsi l’exemple du ballet de la Pérégrina (la perle) dans Donc Carlos de Verdi, n’a aucun rapport avec l’intrigue principal et même devient une œuvre autonome, divertissement indépendant…



décors pour le ballet la Pérégrina / La Perle dans DON CARLOS de Verdi (1867)

VOIX ENCHANTERESSES… L'âge d'or du chant français, évoqué en un « mur de portraits » de Cornélie Falcon, Adolphe Nourrit, Gilbert Duprez, … et ailleurs, au début du parcours, par le fameux tableau de François-Gabriel-Guillaume Lepaulle : Trio légendaire de Robert le Diable, Nicolas Prosper Levasseur (Bertram), Adolphe Nourrit (Robert le Diable) et Cornélie Falcon (Alice). Sainte trinité lyrique et romantique…



Mur des portraits de chanteurs, avec le chef Habeneck

PARIS, Exposition : LE GRAND OPERA : 1828 -1867. Bibliothèque-Musée du Palais Garnier – Du 24 octobre 2019 au 2 février 2020.
Tous les jours de 10h à 17h (accès jusqu'à 16h30), sauf fermetures exceptionnelles.
Bibliothèque-musée de l'Opéra
Palais Garnier – Paris 9ème
Entrée à l'angle des rues Scribe et Auber
TARIFS : Plein Tarif : 14€ Tarif Réduit : 10€

LIRE aussi **notre présentation de l'exposition LE GRAND OPERA** : 1828 -1867. Bibliothèque-Musée du Palais Garnier
https://www.classiquenews.com/expo-paris-palais-garnier-le-grand-opera-1828-1867-le-spectacle-de-lhistoire-jusquau-2-fevrier-2020/

EXPOSITION : LE GRAND OPÉRA,

1828 – 1867, LE SPECTACLE DE L’HISTOIRE, les 5 volets clés de l’exposition



EXPOSITION : LE GRAND OPÉRA, 1828 – 1867, LE SPECTACLE DE L’HISTOIRE – PARCOURS DE L’EXPOSITION ; les 5 volets clés de l’exposition parisienne. Amorcé sous le Consulat, le grand opéra à la française se précise à mesure que le régime politique affine sa propre conception de la représentation spectaculaire, image de son prestige et de son pouvoir, instrument phare de sa propagande. **Le genre mûrit sous l’Empire avec Napoléon**, puis produit ses premiers exemples aboutis, équilibrés à la veille de la Révolution de 1830. La « grande boutique » comme le dira Verdi à l’apogée du système, offre des moyens techniques et humains considérables – grands chœurs, ballet et orchestre, digne de sa création au XVIIè par Louis XIV.

Les sujets ont évolué, suivant l’évolution de la peinture d’histoire : plus de légendes antiques, car l’opéra romantique français préfère les fresques historiques du Moyen Âge et de

la Renaissance.
Louis-Philippe efface l'humiliation de Waterloo et du Traité de Vienne et cultive la passion du patrimoine et de l'Histoire, nationale évidemment. Hugo écrit Notre-Dame de Paris ; Meyerbeer compose Robert le Diable et Les Huguenots. Les héros ne sont plus mythologiques mais historiques : princes et princesses du XVIè : le siècle romantique est passionnément gothique et Renaissance.

A l'opéra, les sujets et les moyens de la peinture d'Histoire

Comme en peinture toujours, les faits d'actualité et contemporain envahissent la scène lyrique ; comme Géricault fait du naufrage de la Méduse une immense tableau d'histoire (Le Radeau de la Méduse), dans « Gustave III », Auber et Scribe narrent l'assassinat du Roi de Suède, survenu en 1792, tout juste quarante ans auparavant. Cela sera la trame d'un Bal Masqué de Verdi.

Après la Révolution de 1848, l'essor pour le grand opéra historique faiblit sensiblement. Mais des œuvres capitales après Meyerbeer sont produites, souvent par des compositeurs étrangers soucieux d'être reconnus par leur passage dans la « grande boutique », sous la Deuxième République et le Second Empire. Le wagnérisme bouleverse la donne en 1861 avec la création parisienne de Tannhäuser, qui impressionne l'avant garde artistique parisienne, de Baudelaire à fantin-Latour, et dans le domaine musical, Joncières, militant de la première heure.
Le goût change : Verdi et son Don Carlos (en français) hué

Salle Le Peletier en 1867 (5 actes pourtant avec ballet), est oublié rapidement ; car 6 mois plus tard, le nouvel opéra Garnier et sa façade miraculeuse, nouvelle quintessence de l'art français est inaugurée. C'est l'acmé de la société des spectacles du Second Empire, encore miroitante pendant 3 années jusqu'au traumatisme de Sedan puis de la Commune (1870).

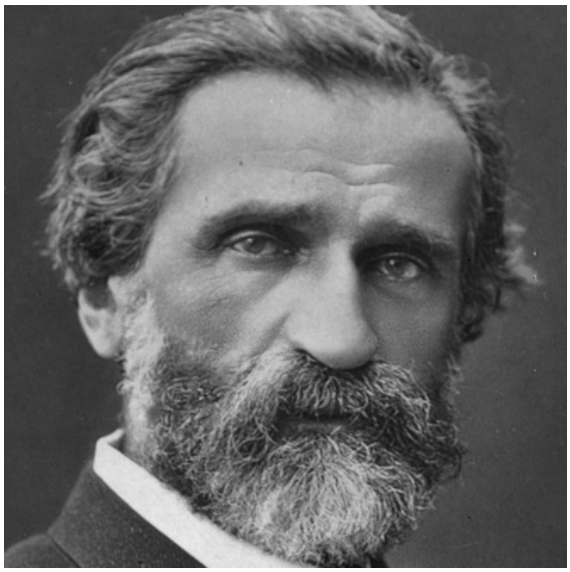
Le parcours de l'exposition est articulé en **5 séquences**.

1. **GÉNÉALOGIE DU GRAND OPÉRA**
2. **LA RÉVOLUTION EN MARCHE**
3. **MEYERBEER : LES TRIOMPHES DU GRAND OPÉRA**
4. **DERNIÈRES GLOIRES**
5. **UN MONDE S'ÉTEINT**

Illustration : Esquisse de décor pour Gustave III ou Le bal masqué, acte V, tableau 2, opéra, plume, encre brune, lavis d'encre et rehauts de gouache. BnF, département de la Musique, Bibliothèque- musée de l'Opéra © BnF / BMO

DATES ET HORAIRES
Du 24 octobre 2019 au 2 février 2020
Tous les jours de 10h à 17h (accès jusqu’à 16h30), sauf fermetures exceptionnelles.
LIEU
Bibliothèque-musée de l’Opéra
Palais Garnier – Paris 9e
Entrée à l’angle des rues Scribe et Auber
INFORMATIONS PRATIQUES
TARIFS
Plein Tarif : 14€ Tarif Réduit : 10€

Falstaff de Verdi, d’après Shakespeare



FRANCE MUSIQUE, sam 12 oct 2019, 20h. VERDI : Falstaff. France Musique diffuse la production londonienne du dernier Verdi, celui génial et visionnaire qui sur les traces de Shakespeare, renouvelle le genre comique et tragique à la fois, trouvant dans le personnage de Falstaff, comme un double en miroir de lui-même : un être ambivalent, vieux bouffon antisocial mais généreux et même enfantin, sainte et

miraculeuse régression…
Capitaine d'industrie sur le tard, Falstaff est une épave et un corsaire ; un joueur invétéré, un fieffé menteur, sacré manipulateur affublé de ses deux compères, toujours prêts à le tromper, Bardolfo et Pistola, qui pourtant devant femme aguichante a gardé son âme de séducteur, parfois crédule, toujours infantile. Se faire berner malgré lui, voilà la trame de l'action. Mais au final, comme beaucoup de parodie humaine et de satire sociale, le chevalier fantasque bouffon et magnifique nous tend le miroir : une leçon de vérité à l'adresse de tous. Qui peut dire qu'il n'a jamais été la proie de la vindicte, du mensonge, de la mauvaise foi ?
Cette victime placardée et vilipendée pourrait tôt ou tard être chacun de nous. Falstaff dévoile l'inhumanité et nous invite à cultiver l'humanité.

Les bons bourgeois de Windsor, époux jaloux et pervers des fameuses commères en prennent aussi pour leur grade. Electron honnis, Falstaff, inclassable dans la grille sociale, défait tout un système où règne la perfidie, l'hypocrisie, la stupidité, la duplicité et l'intérêt (l'époux d''Alice Ford aimerait bien voir sa fille Nannetta épouser le docteur Caïus, même si ce dernier pourrait être son arrière grand père !…).

Comédie dans la comédie, la pseudo féerie du chêne noir (dans le parc royal de Windsor), mascarade shakespearienne (acte III) où la société semble recouvrer une âme d'enfance… fées, lutins, reine angélique à l'appui-, instaure un climat fantastique et tendre.

Dans la fosse, héritier des facéties mordantes et piquantes signées avant lui par Rossini et Donizetti, Verdi offre à l'orchestre une partition constellée de joyaux comiques à sens multiples. Un feu crépitant qui danse et dénonce ; virevolte et scintille au diapason de cette comédie qui est une farce aussi tendre qu'amère. Un seul remède à cela : l'esprit du rire, la dérision et l'autocritique.
C'est un compositeur octogénaire qui enfante ce Falstaff à la

fois léonin et enfantin, créé à la Scala de Milan en 1893. Jamais Verdi ne fut plus efficace dramatiquement ni mieux inspiré musicalement. Un chef d'oeuvre de finesse, de vérité, de satire enivrée.

Concert donné le 19 juillet 2018 au Royal Opera House de Londres

Giuseppe Verdi : Falstaff
Opera buffa en trois actes tiré des Joyeuses Commères de Windsor et Henry IV (parties I et II) de Shakespeare, créé à la Scala de Milan le 9 février 1893 – Arrigo Boito, librettiste d'après William Shakespeare

Bryn Terfel,*baryton : Sir John Falstaff*
Ana Maria Martinez, soprano : Alice Ford, épouse de Ford
Simon Keenlyside, baryton : Ford, un homme riche
Anna Prohaska*, soprano : Nanetta, la fille des Ford*
Frédéric Antoun*, ténor : Fenton, l'un des prétendants de Nannetta*
Marie-Nicole Lemieux*, contralto : Mrs Quickly*
Marie MacLaughlin, mezzo-soprano : Meg Page
Peter Hoare, ténor : Dr Caius
Michael Colvin, ténor : Bardolfo, serviteur de Falstaff
Craig Colclough, basse : Pistola, serviteur de Falstaff

Chorus of the Royal Opera House

Orchestra of the Royal Opera House
Nicola Luisotti, direction

CD critique. VERDI : Ildar Abdrazakov / Orchestre Métropolitain de Montréal, Yannick NEZET-SEGUIN (1 cd DG Deutsche Grammophon)



CD critique. VERDI : Ildar Abdrazakov / Orchestre Métropolitain de Montréal, Yannick NEZET-SEGUIN (1 cd DG Deutsche Grammophon). Voilà le déjà 2è cd réalisé par la basse vedette et le chef à qui tout semble réussir, pour Deutsche Grammophon.
ATTILA fait valoir l'élasticité sombre et noble du ruban mélodique dont est capable la basse **Ildar Abdrazakov** : le chanteur colore, étire, sur le souffle, sans jamais écraser. Dans la prière langoureuse du roi Felipe II, monarque auquel est refusé le bonheur et l'amour : Ella giamma m'amo! (DON CARLOS), il faut un diseur capable de nuancer toutes les couleurs de l'amertume frustrée, mais là aussi, dignité de la personne, dans la noblesse et aussi une certaine tendresse,

car cet air contrairement à ce qui précède dans l'opéra, concerne la dévoilement d'un sentiment (voire d'une tragédie) intime : osons dire que la basse malgré son souci du texte et du caractère de la pièce, écrase un peu, lissant le tout dans une couleur monochrome… Dans NABUCCO I (« Sperate, o figli » de Zaccaria), le soliste plafonne davantage dans un air qui manque de ciselure, déçoit par son gris terne, rond certes mais dépourvu de relief caverneux, ce qui est d'autant plus dommage car le chœur et l'orchestre (basson) sont impeccables, riches en vitalité intérieure. Dans la cabalette, la voix pourtant intense, manque de brillant ; finit par être couverte par les choristes et les instrumentistes. Et si les vrais vedettes de ce récital verdien orchestralement passionnant, étaient **les instrumentistes montréalais et leur chef charismatique** ?

Ildar Abdrazakov est-il un verdien affûté ?…
Basse moyenne, un rien monochrome.
Par contre l'orchestre…

Verdi a soigné les barytons et basses. L'opéra Boccanegra offre des caractères inoubliables pour tout chanteur acteur : l'air A te l'estremo de Fiesco respire la lassitude de l'homme, tourmenté, dévoré (au sens strict comme symbolique). Là encore malgré la puissance (peut-être renforcé par le niveau du micro), le timbre tend à la monochromie, certes sa teinte grise et sombre éclairant le mal qui ronge le héros : « A te l'estremo addio » (plage 8 et 9), air d'adieu, de renoncement encore âpre et tendu, lugubre, surtout imploratif et introspectif, la basse russe perd dans l'étendu de la

ligne, sa justesse, se détimbre, manque l'éclat de sidération et d'accent fantastique, en cela soutenu, dialogué avec le choeur, halluciné ; regrettable manque de couleurs, de nuances, d'autant que l'orchestre lui offre une palette de références souvent saisissante, sous la baguette abbadesque du québécois **Yannick Nézet Séguin**. Le second air de Zaccaria de Nabucco dévoile les limites d'une voix qui tend à rester dans son medium, engorgée, lissant tout le texte, au vibrato de plus en plus omniprésent. Même lassitude et vibrato gras pour son Procida (i Vespri Siciliani). Partition lumineuse et fantastique, Luisa Miller scintille ici par le jeu de l'orchestre, millimétré, nuancé. Hélas, le Walter de Abdrazakov reste d'un terne vibré qui finit par lasser tant il aplatit tout le texte.
Dommage. La direction de Yannick Nézet-Séguin est, elle, inspirée, hallucinée, détaillée… d'une conviction nuancée égale à son récent Mozart en direction de Baden Baden (Die Zauberflöte / La Flûte enchantée : clic de classiquenews de l'été 2019). Abdrazakov n'est pas Nicolai Ghiaurov : verdien autrement mieux colorés et diseurs, même avec sa voix ample et caverneuse.

CD critique. VERDI : Ildar Abdrazakov / Orchestre Métropolitain de Montréal, Yannick NEZET-SEGUIN (1 cd DG **Deutsche Grammophon**) – Parution en France : le 15 août 2019.